EX LIBRIS PROVINCIAE ... S.S. CORDIS JESU.
205 A516AM v. 47
4

# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Quarante-septième année)

## SOMMAIRE

**Instructions du dimanche.** — I. *18e Dimanche après la Pentecôte :* Guérison d'un paralytique, 1.

**Courtes instructions sur la morale.** — XXIII. Nature et objet de l'espérance, 3.

**Causeries sur la messe.** — I. Sens du sacrifice, 5.

**Plans pour une Retraite à des jeunes filles.** — I. Pourquoi la retraite ? II. Pourquoi notre vie ? 7.

**En lisant.** — La beauté du prêtre, 8.

**Le mot sur la Sainte Vierge.** — Les belles prières en l'honneur de Marie, 8.

## INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

### 18e Dimanche après la Pentecôte

#### GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE

Mes frères,

La première année de son ministère apostolique, N.-S. avait quitté Capharnaüm vers le commencement de Mars, pour aller dans la région des Géraséniens au-delà de la mer de Galilée. Là il avait guéri un possédé que le démon torturait, puis, en barque, par le lac, il avait regagné sa ville Capharnaüm.

Pour la première fois il allait se trouver en face de l'inimitié des Pharisiens. Déjà leur animosité l'avait forcé de quitter la Judée pour la Galilée ; mais jusqu'ici elle était restée discrète et n'avait agi qu'à distance. Elle va s'accentuer à partir de ce moment pour l'amener deux ans plus tard à la mort.

Aujourd'hui c'est dans une maison de Capharnaüm que s'opère la rencontre, peut-être la maison de Simon Pierre ou de quelque ami. En tous cas l'affluence de la foule était telle qu'elle remplissait la demeure et tout l'espace libre devant la porte.

Jésus « enseignait », selon le mot de l'Evangile ; il conversait familièrement avec ceux qui l'interrogeaient. Il eut vite fait de remarquer ceux qui étaient au premier rang. Leur extérieur froid, réticent, sec, hautain lui disait toute l'hostilité que renfermait leur cœur. Il était trop noble pour s'en formaliser, trop puissant pour s'en effaroucher, trop averti pour s'en étonner. Malgré ses nouveaux adversaires, il parlait, comme à son habitude, du royaume et des conditions imposées pour y pénétrer : l'amour de Dieu et du prochain, le pardon des injures, l'oubli de soi, l'humilité, condition absolue pour l'exaltation future : toutes choses que les Pharisiens considéraient, sans doute, comme un illuminisme juvénile et inacceptable.

C'est ce moment que choisit un paralytique pour se faire amener devant lui. Jésus va le guérir. La scène est des plus simples et nous montre comment N.-S. acceptait, de l'humanité, les lois et les inconvénients ; mais d'autre part, comment il savait tirer des événements ordinaires les leçons les plus éclatantes pour faire reconnaître sa divinité.

I. — *Son Humanité s'affirme*

1. D'abord dans la méthode qu'il emploie pour quitter et regagner Capharnaüm. Qu'avait-il besoin d'une barque ? N'était-il pas le maître des éléments ? Lui qui d'un geste apaisait les tempêtes, lui qui bientôt marchera sur les eaux et donnera à Pierre le privilège de l'imiter, ne pouvait-il pas, cette fois encore, se montrer tout-puissant, et, d'un seul acte de sa volonté, réaliser toute la traversée ? Incontestablement il l'aurait pu. Mais il ne veut pas abuser de sa toute-puissance, il ne veut point surtout en user pour son propre avantage ; il la réserve pour le service de ses frères.

Quelle émouvante leçon il nous donne là !

Jésus tient, avant tout, à nous convaincre que l'humanité qu'il accepta de prendre n'est pas un mythe, une apparence, mais qu'il la subit avec toutes ses exigences. Il s'est vraiment fait l'un de nous, ne se dispensant que du péché, incompatible avec sa sainteté divine. Il vit comme nous extérieurement ; il boit, il mange, il dort, il souffre, il va à pied, ou en bateau comme nous, et semble nous dire : « Ce que j'ai accepté, pourquoi ne consentiriez-vous pas à en faire la loi de votre vie, et protesteriez-vous à l'avance contre les sujétions qu'elle vous impose ? La providence paternelle ne se désintéresse pas de ces misères humaines ; elle sait, quand on l'y aide, mettre la grâce qui les embellit en les rendant supportables. »

Il semble ajouter : « Puisque je vis comme vous, pourquoi ne me traitez-vous pas comme un frère ? » De fait, s'il était resté l'être d'exception et de grandeur qu'il manifestait dans ses enseignements, ses miracles ou sa transfiguration, on comprend qu'il nous eut intimidés. Nous l'aurions vu si loin de nous ! Mais le voici soumis aux misères de la vie, en subissant les contraintes, en éprouvant les douleurs. Du coup pourquoi nous éloigner ? Pourquoi au contraire ne pas venir vers lui, pour lui exprimer nos peines ? Il les a partagées ; il nous comprendra donc, et reste disposé à favoriser notre confiance, notre simplicité.

Ne vous sentez-vous pas fiers en plus de pouvoir l'imiter ? De quoi se composaient ses journées ordinaires ? Des multiples riens qui alourdissent les nôtres. Hier il était à l'atelier de Nazareth, où il connuait « la maison » de son Père nourricier. Il travaillait le bois et satisfaisait de son mieux la clientèle. Aujourd'hui il parle, il voyage, il annonce la bonne nouvelle. Mais, hier comme aujourd'hui, les soucis, les contradictions, les incompréhensions, les calomnies ne l'épargnaient pas. Il les accueillait sans frémir et les supportait sans se plaindre, car il savait que, grâce à elles, et parce qu'il leur donnait une valeur surnaturelle il rendait gloire à son Père et conquérait des âmes.

Ah ! nos petites choses à nous, comme nous avons tort de les mésestimer, de les trouver monotones et

banales! Rien n'est petit ici-bas, mais tout s'agrandit par l'idéal dont on l'embellit. Que Jésus tout-à-l'heure était donc grand dans cette barque où d'autres passagers, peut-être, le coudoyaient sans le connaître, et qu'il est encore grand maintenant, entouré par la foule et soutenant les interrogations prétentieuses des Pharisiens, car il remplit sa tâche providentielle, et un mérite infini s'attache à ses paroles et à ses souffrances ! Pourquoi ne pas faire de même ?

2. Regardez maintenant la scène. Comme elle est profondément humaine! Voici que pendant qu'il parle, à la porte, des cris, des murmures, des discussions se font entendre. Que se passe-t-il donc ? Un paralytique est sur une civière ; on voudrait l'approcher du Maître, car on sait sa puissance et sa bonté. Mais l'égoïsme des foules joue là comme partout ; à aucun prix les auditeurs ne veulent céder leur place, même en faveur d'un malade. Comment d'ailleurs songer à introduire un malade par cette porte étroite, et dans cette chambre dont il ne reste plus un seul coin libre ?

Aussi, après un instant de trouble, les porteurs ont compris l'impossibilité de leur démarche, ils se sont retirés, et l'auditoire s'est remis à écouter Jésus.

Mais c'était mal connaître l'espoir du paralytique et de ses assistants. Ils ont échoué à la porte ? Soit. Ils passeront par le toit. Les maisons possédaient une terrasse composée de terre sèche, de brindilles et de gravier, plate-forme capable de présenter un plancher solide, mais facile à ouvrir sans trop d'efforts. On y accédait par un escalier extérieur ; c'est le chemin qu'avaient pris ces gens à la foi robuste et aux initiatives indiscrètes. Les assistants suivaient le travail étrange : des hommes venaient de se glisser dans la pièce, et s'apprêtaient à recevoir un brancard sur lequel se trouvait la paralytique.

Est-elle assez caractéristique, cette scène de confiance et d'obstination ? Jésus se gardera bien de la laisser passer sans en profiter.

### II. — *Sa divinité se manifeste*

Aucune hésitation n'est donc possible : ce Jésus possède bien les caractères distinctifs de l'humanité. Il y a cependant quelque chose en lui qu'on ne peut encore préciser. Le peuple simpliste s'en rend compte et en profite. Les Pharisiens s'en aperçoivent aussi ; mais ils ne se résigneront jamais à l'avouer. N.-S. le sait. Il va les confondre en les prenant à leur propre piège, pour leur prouver sa divinité.

Après la surprise provoquée par la descente insolite du malade dans la salle, un peu de calme se fait. Jésus regarde avec bonté le paralytique dont les yeux suppliants complètent le geste de foi qui l'amena. Devant cette simplicité son cœur s'émeut : « Mon fils, aie confiance... Tes péchés te sont remis ! »

N'y eut-il pas un instant de désillusion ? Etait-ce bien la peine d'avoir défoncé un plafond et accepté d'être considéré par la foule comme un original, pour s'entendre accorder une faveur qu'on n'avait pas demandée, et refuser celle qu'on espérait ! C'était bien de rémission des péchés qu'il s'agissait ! Et ce corps tourmenté de souffrances aigües criait bien plus vers le Maître tout-puissant que l'âme qui, à première vue, ne semblait pas si coupable, puisque la foi avait guidé sa démarche.

Eh oui ! Nous comprenons. Nous aussi, souvent, nous éprouvons cette surprise pénible : une grâce spirituelle nous est accordée à laquelle nous ne pensions pas, au lieu d'une faveur temporelle : santé ou succès, que nous désirions tant.

Mais N.-S. savait ce qu'il faisait. Peut-être voulait-il lui enseigner, et nous enseigner plusieurs choses !

1. D'abord, que les grâces spirituelles sont supérieures aux autres. En somme N.-S. donnait à cet infirme bien plus qu'il n'avait demandé. Car enfin la maladie dont il souffrait n'était qu'un accident passager dans une vie éphémère ; tandis que la guérison de son âme était l'assurance d'un bonheur éternel. « Cette purification, semblait-il dire aussi, aurait dû avoir en son cœur, — comme dans les nôtres, — la première place. »

2. De plus il le fait attendre, autre bienfait de choix. Il n'a pas refusé de le guérir ; il lui demande simplement de lui continuer sa confiance, et pour l'y amener il le fait patienter. C'est souvent sa méthode. A ce prix les grâces sollicitées prennent une plus grande valeur ; l'âme en prolongeant sa prière prolonge son contact avec Dieu, la persévérance consacre ce que le caprice aurait pu réclamer sans réflexion.

Alors, pourquoi disons-nous, quand Dieu nous fait attendre : « A quoi bon prier ? Dieu ne m'écoute pas ! » — Il écoute toujours. Il nous voit nous approcher, nous suit sur les terrasses où pour un instant nous échappons à la terre pour nous élever jusqu'à lui. Il nous maintient sur ce poste élevé afin de nous faire dominer ce qui si souvent nous oppresse. Et nous nous plaindrions ? Et nous cesserions notre prière alors que précisément il s'apprêtait à nous faire droit ?

3. Surtout N.-S. voulait, en prononçant cette parole, atteindre directement et pour leur bien les pharisiens arrogants. Il savait leurs pensées, et qu'ils rejetaient obstinément la lumière. Car enfin ils étaient assez avisés pour comprendre que s'il remettait les péchés c'est qu'il en avait le pouvoir. Mais s'il en avait le droit, comment ne concluaient-ils pas ce qu'un enfant aurait deviné : que cet homme était Dieu.

Cette vérité, ils vont la transformer en un cri de terreur passionnée : « Cet homme blasphème. Qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu ? »

Oh ! la malheureuse iniquité, comme elle se prend souvent dans ses propres filets ! Ils voulaient jeter le discrédit sur celui qu'ils s'obstinaient à appeler « cet homme ». Mais voici que, précisément à cause d'eux, il va donner de sa divinité l'argument le plus vainqueur : un miracle, et un miracle accompli pour répondre à leur doute volontaire.

« C'est entendu. Dieu seul peut remettre les péchés. Or pour que vous sachiez que le Fils de l'Homme a ce pouvoir — se tournant alors du côté du paralytique qui assistait anxieux à cette querelle doctrinale — : « Prends ton grabat et va-t'en. » Le miracle s'opère aussitôt. Comme on comprend alors l'enthousiasme de la foule. Elle n'avait pas épilogué; elle l'avait vu tout de suite et compris. Il ne restait plus aux Pharisiens qu'à se retirer, « hors d'eux-mêmes, » devant cette défaite d'autant plus cuisante qu'ils l'avaient eux-mêmes provoquée. L'Evangile, par pitié sans doute pour leur déconvenue, ne dit rien de leur attitude. Elle se devine facilement. — S'ils avaient été sincères, ils se seraient inclinés devant l'évidence. Ils donneront tout de suite une preuve manifeste de leur déloyauté, puisque Celui qu'ils peuvent contempler aujourd'hui, élevé sur un piédestal qu'ils lui ont préparé, ils vont faire tout ce qu'ils pourront pour le renverser.

* *

Et je songe en parlant ainsi, à la multitude de leurs semblables, qui depuis des siècles ont eu le temps d'approfondir ses miracles et d'en conclure à la divinité du Christ. Je songe à leurs manœuvres entêtées, à leur volonté obstinée d'écarter son nom, sa mémoire, d'éteindre au ciel toutes les étoiles qui proclament sa grandeur.

Pendant ce temps, à tous les paralytiques spirituels qui se présentent à lui, dans la merveilleuse efficacité de ses sacrements, il continue par ses ministre à dire : « Aie confiance : tes péchés te sont remis. » Et les paralytiques, en foule rentrent guéris dans leurs maisons. Et l'Eglise dans le calme rayonnant de son inébranlable pérennité, continue comme il le faisait, sa marche assurée, alors que les adversaires s'en vont « hors d'eux » vers la ruine éternelle.

Laissons-les, ou plutôt prions pour eux. Si nous pouvions les ramener à Celui qui les sauve ! Nul doute qu'il les entende encore. Il leur dirait toujours de son accent inimitable : « Tes péchés te sont remis. » Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

### XXIII

#### NATURE ET OBJET DE L'ESPÉRANCE

Mes frères,

Comme nous l'avons dit, les vertus théologales fournissent, avec la vertu de religion, la matière du premier précepte du Décalogue. Après la foi, qui fait croire à Dieu et aux vérités révélées, nous allons traiter de l'*espérance*, qui nous fait tendre vers Dieu et les biens éternels. « Il faut, dit S. Paul, croire au Dieu révélateur, puis au Dieu rémunérateur et lui confier nos espérances. » (Hébr., XI, 6).

Qu'est-ce que l'espérance ? Quel est son objet ? Telles sont les deux questions dont nous allons nous occuper en cet entretien.

I. — *Qu'est-ce que l'espérance ?*

Prise dans son sens général, l'espérance est l'attente d'un bien que l'on désire. Prise dans son sens restreint, comme ici, l'espérance est une vertu surnaturelle par laquelle nous attendons de Dieu, avec une ferme confiance, la vie éternelle et les moyens d'y parvenir.

L'espérance est une *vertu*, c'est-à-dire une habitude, une disposition qui implique l'effort, qui nous perfectionne et nous aide à pratiquer le bien.

Elle est une vertu *surnaturelle*, c'est-à-dire une habitude ou disposition qui nous perfectionne dans l'ordre surnaturel et nous aide à pratiquer le bien surnaturel. D'elles-mêmes les facultés de notre âme ne peuvent produire que des actes naturels ; mais, une fois pénétrées ou élevées par une vertu surnaturelle, elles peuvent produire des actes surnaturels. En un mot, la vertu surnaturelle est une force, une puissance qui nous rend capables de faire des actes surnaturels, qui dépassent le domaine et les forces de la nature.

L'espérance est aussi une vertu *théologale*, car le principal objet qu'elle attend c'est Dieu lui-même se donnant en récompense à ses élus, et c'est sur Dieu même que s'appuie la confiance d'obtenir cette récompense infinie.

II. — *Quel est son objet ?*

Par l'espérance nous attendons, nous désirons et nous avons confiance d'obtenir les biens qui font l'objet de notre espoir, c'est-à-dire le *bonheur éternel* et les *moyens d'y parvenir*. L'objet de l'espérance chrétienne est donc double.

A) L'*objet principal*, c'est la *possession de Dieu* dans la béatitude éternelle.

Avant tout, quand on espère, il faut avoir devant soi un objet capable de contenter nos désirs. Nous avons à vivre notre vie. Vivre notre vie, ce n'est pas laisser les heures, les journées, les années se suivre sans direction, sans but. Non, car la vie est un mouvement, et tout mouvement suppose un terme vers lequel il tend ; un mouvement qui n'irait nulle part serait absurde. Et cette fin à laquelle je tends doit rassasier entièrement nos désirs ; autrement, ce serait la souffrance, puisque des désirs resteraient frustrés. Le bonheur, voilà ce que nous appelons, nous cherchons, nous poursuivons à travers les péripéties et les incidents variés de notre existence, toujours en quête d'un objet qui puisse assurer le plein contentement de tous nos désirs.

Mais où est-il ce bonheur ? Où trouverai-je l'objet parfait qui contentera toutes mes aspirations ? Angoissant problème ! Je voudrais mettre la main sur les biens particuliers, imparfaits, qui sont à ma portée, les assembler, les totaliser, pour en faire un bonheur général, parfait. Je voudrais saisir la richesse, les plaisirs sensibles, les satisfactions de l'orgueil, les honneurs, la gloire, les joies plus pures et plus délicates de la pensée, les plaisirs sains de l'esprit et du cœur, les douceurs de l'amitié. Tout cela est inapte à satisfaire les insatiables désirs qui m'assaillent. Il manque à cet assemblage de biens deux éléments essentiels au bonheur : la perfection et la durée.

La *perfection* d'abord. « Une somme de satisfactions limitées est toujours incomplète. Elle ne contente que de loin ceux qui ne l'ont pas encore atteinte. Quand je manque d'argent, je me persuade aisément que la richesse me rendrait heureux. Suis-je devenu riche ? C'est la santé qui me fait défaut. L'ai-je recouvrée ? L'ennui me gagne et j'appelle les plaisirs. La satiété les accompagne : je réclame le condiment des honneurs. Mon ambition est bientôt blasée : j'invoque d'autres ressources ; elles viennent et, chaque fois qu'elles épuisent un désir, elles en révèlent un autre qui renouvelle mon tourment. Je ressemble au voyageur inexpérimenté qui, pour la première fois, explore les montagnes. Tandis qu'il gravit péniblement une pente escarpée, il se plaint de se voir emprisonné dans un cercle de murailles gigantesques ; mais quand il sera parvenu à ce sommet qu'il aperçoit d'en-bas, alors sans doute il embrassera du regard l'immensité de la plaine. Erreur. Ce sommet, qui domine la vallée, est dominé à son tour. De nouveaux abîmes se creusent ; il faut redescendre pour les franchir et reprendre l'ascension laborieuse pour atteindre de nouvelles cimes et rencontrer, en y abordant, des déceptions nouvelles.

« C'est l'image fidèle des désirs de l'homme. Mais j'y vois cette différence qu'à force de patience et de courage le voyageur peut se flatter de parvenir enfin au sommet véritable dont l'altitude souveraine commande à toute la chaîne ; tandis que l'âme, avide de contentements, ne verra jamais le terme de la course haletante qui l'entraîne, à travers l'imperfection des biens créés, vers la chimère du parfait bonheur. » (Mgr d'Hulst, *Carême 1892*, 5e conf., p. 177).

25,4456

Le second élément essentiel au bonheur et qui manque à l'accumulation des biens partiels, c'est la *durée*. Les plaisirs d'ici-bas sont caducs et ressemblent à des bulles de savon que crève la moindre piqûre d'épingle ; vite ils fondent comme neige entre nos mains crispées. Il ne nous reste que des désirs inassouvis, des besoins dont la gourmandise ne peut être calmée, par conséquent des souffrances sans remède.

Ce n'est pas là qu'il faut chercher le bonheur, mais dans un objet unique qui donnerait tous les biens à la fois et pour toujours, objet unique auquel nul autre ne ressemble, objet transcendant qui n'est pas une somme de biens imparfaits, mais la perfection et l'intégralité de l'être. En cet objet est la source du bonheur. C'est Dieu.

Mais puis-je capter cette source ? puis-je posséder Dieu ? Oui : le concert de mes puissances, dont il est l'auteur et qui l'appellent, me l'affirme. « Ma raison veut se nourrir de sa vérité, mon cœur de sa bonté ; ce sont là en moi des besoins primitifs, irréductibles ; d'autres biens peuvent tromper ma faim ; Dieu seul peut l'assouvir. Or c'est lui, lui seul qui a creusé en moi ces abîmes de désirs que seul il peut combler. L'a-t-il fait pour se jouer de sa créature ? A-t-il mis en elle des tendances invincibles qui s'adresseraient à l'impossible ? Le supposer est une absurdité, le dire est un blasphème. Donc, je sens, je crois, je sais que je puis posséder Dieu. » (*Ibid.*, p. 181).

Ce n'est pas en ce monde que je puis posséder Dieu, source du bonheur parfait. Ici-bas, en effet, il y a trop d'ombres à percer, trop d'obstacles à franchir ; Dieu se morcelle, se cache en même temps qu'il se donne. Et puis, si Dieu, bonheur parfait, pouvait être possédé sur la terre, tous iraient boire avidement à cette source de félicité : il n'y aurait plus ni athées, ni impies, ni sectaires, ni sceptiques, ni pécheurs. C'est donc par delà la mort que jaillit la source du bonheur parfait. Dieu, alors, se retire en lui-même, ramasse dans la simplicité de son être tout ce qu'il a répandu au dehors, rappelle tous les émissaires chargés de raconter aux créatures ses perfections infinies. C'est en lui et en lui seul qu'il faudra contempler en une seule fois et posséder tous les biens. Ah ! s'il est doux de recueillir quelques gouttes échappées de la source, que sera-ce de boire à la source même et d'y puiser à longs traits l'ivresse des voluptés divines ?

L'objet essentiel de l'espérance est donc Dieu lui-même, et c'est pourquoi elle est une vertu théologale.

Pour nous en convaincre encore, ouvrons les Livres saints. Dieu dit à Abraham : « Je serai votre récompense. » Comme les parents et amis de Tobie raillaient son espérance, il leur répondit : « Ne parlez pas ainsi, car nous sommes les enfants des saints et nous attendons cette vie que Dieu donnera à ceux qui n'auront rien abandonné de la fidélité qu'ils lui doivent. » (Tob., II, 17-18).

Jésus-Christ nous a promis le bonheur éternel : « Dans la maison de mon Père, dit-il, il y a beaucoup de demeures et je m'en vais vous préparer une place. » (Jo., XIV, 12). Et encore : « Réjouissez-vous, nous dit-il, car votre récompense sera grande au ciel. » (Mt., V, 12).

Jean, le disciple bien-aimé, a appuyé sa tête sur le cœur du divin Maître, il en a entendu les battements et il nous dit : « Déjà, nous sommes les enfants de Dieu ; mais ce que nous devons être ne paraît pas encore. Quand viendra cette révélation suprême, nous serons semblables à Dieu, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (I Jo., III, 2).

Ecoutons Pierre, le prince des apôtres : « Savez-vous, nous dit-il, où aboutissent les promesses sublimes que Dieu nous a faites par son Christ ? Elles vont à ceci que vous soyez rendus participants de la vie et en quelque sorte de la nature de Dieu. » (II Pet., I, 4).

Et Paul proclame jusqu'où doit monter notre espérance : « Maintenant nous voyons Dieu comme à travers un miroir, dans les obscurités énigmatiques de la foi ; un jour, nous le verrons face à face. Maintenant je le connais à demi ; un jour, je le connaîtrai comme j'en suis connu. » (I Cor., XIII, 12). — « Ni l'œil de l'homme n'a vu, dit-il encore, ni son oreille n'a entendu, ni son cœur n'a compris ce que le Seigneur a préparé à ceux qui l'aiment. » (I Cor., II, 9).

Cette félicité ne peut être contenue dans nos puissances ; elle est la félicité même de Dieu : « Entrez dans la joie de votre Seigneur. » (Mt., XXV, 21).

B) *Les moyens nécessaires pour parvenir au bonheur éternel.* — Nous attendons aussi de Dieu les moyens d'obtenir le bonheur éternel. Qui veut la fin veut les moyens. Puisque Dieu veut notre salut, nous devons être assurés qu'il mettra à notre disposition les moyens nécessaires pour y aboutir.

En premier lieu, nous attendons le *secours surnaturel de la grâce*. Jésus-Christ veut que tous les hommes soient sauvés (I Tim., III, 4). Or la grâce est absolument nécessaire pour le salut, grâce actuelle et grâce sanctifiante ou habituelle. « La gloire est le but ; la grâce est le moyen. J'attends de Dieu la couronne ; j'attends aussi de lui le secours qui me la fera mériter : secours passager de la grâce actuelle... ; secours permanent de la grâce habituelle qui met en moi un principe supérieur d'opération, une source jaillissante de vertus et de mérites. » (Mgr d'Hulst, *op. cit.*, p. 189).

Cette grâce, Jésus la promet au pécheur dans la parabole de la brebis perdue.

En même temps que nous espérons la grâce, nous pouvons espérer les moyens d'obtenir la grâce elle-même, comme la *prière* et les *sacrements*.

Le Christ a promis d'exaucer nos prières : « Si vous demandez quelque chose en mon nom, dit-il, je vous l'accorderai » (Jo., XIV, 14). Et encore : « Quoi que vous demandiez à mon Père en mon nom, il vous le donnera » (Jo., XVI, 23).

Il nous a promis aussi le *pardon des péchés*, si nous nous convertissons et nous amendons. « Il y aura, dit-il, plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui n'en ont pas besoin » (Luc, XV, 7). Les paraboles de la *brebis égarée* et de l'*enfant prodigue* ne nous apportent-elles pas la preuve palpitante que Dieu est toujours disposé à pardonner ? « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive » (Ezéch., XVIII, 32). « Aussi longtemps que l'homme vit, dit S. Cyprien, son repentir n'est jamais perdu, puisque le larron en croix a encore obtenu son pardon. » Et S. Augustin : « Dieu ne regarde pas tant ce que l'homme a fait que ce qu'il est disposé à faire. »

*Les biens temporels* peuvent-ils être aussi l'objet de l'espérance chrétienne ? A vrai dire, ils ne sont pas le domaine propre à l'espérance, mais ils peuvent être des moyens indirects de travailler à notre salut. Nous pouvons donc les demander. Notre-Seigneur a dit : « Cherchez d'abord le royaume de

Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît » (Mt., VI, 33). Ce « reste », c'est tout ce qui est nécessaire à la vie. Dans l'Oraison dominicale, Notre-Seigneur nous a appris à demander « notre pain quotidien », mais après avoir dit tout d'abord : « Que votre règne arrive et que votre volonté soit faite. »

Quant aux *maux* de la vie présente, épreuves, pauvreté, maladies, souffrances physiques et morales, nous ne sommes pas obligés de les désirer et de les demander. Mais quand ils nous atteignent, ils doivent nous servir à augmenter notre espérance, car « pour ceux qui aiment Dieu, tout collabore à leur bien » (Rom., VIII, 28). Pour juger les desseins de Dieu, il ne faut pas séparer la douleur des destinées ravissantes dont elle est le prix. « Les plus longues épreuves sont courtes, dit S. Paul, les plus lourdes sont légères, au regard du poids immense de gloire qu'elles nous assurent pour l'éternité » (II Cor., IV, 17).

Le Christ, d'ailleurs, ne nous a-t-il pas promis secours dans le besoin ? Dieu s'appelle notre refuge et notre force dans les afflictions (Ps. XLV, 1). Et Jésus n'a-t-il pas gourmandé les apôtres qui tremblaient au milieu de la tempête : « Que craignez-vous, leur dit-il, hommes de peu de foi ? » Si parfois il se fait attendre et retarde son secours, comme aux noces de Cana, c'est que « son heure n'est pas encore venue, » car son heure n'est pas toujours la nôtre.

Mais Dieu nous donnera fidèlement la grâce comme la gloire ; notre confiance ne sera pas frustrée. Notre espérance repose sur de solides garanties, dont nous parlerons dans notre prochaine instruction. Dès maintenant revigorons notre espérance ; car le besoin d'espérer est le plus profond, le plus impérieux peut-être, de tous ceux qui dominent notre nature ; que nos forces se raniment, que nos douleurs s'apaisent ! Ainsi soit-il.

## CAUSERIES SUR LA MESSE

### I

### SENS DU SACRIFICE

Mes frères,

Quand vous dites : je vais à l'usine, au bureau, en classe, à table, à l'église, vous savez exactement ce que vous allez y faire, pourquoi vous vous y rendez. En est-il de même quand vous dites : je vais à la messe ? Beaucoup d'entre vous pourraient-ils répondre nettement à cette question brutalement posée : « *Pourquoi allez-vous à la Messe ?* » Certes, les chrétiens savent très bien que la messe est une obligation grave, imposée par l'Eglise. Mais savent-ils pourquoi, nettement ? Que d'idées fausses ou incomplètes sur la messe chez beaucoup de chrétiens !

Pour la majorité, c'est un ensemble de cérémonies au cours desquelles un prêtre, revêtu des ornements liturgiques, accomplit, devant une assistance parfois restreinte, divers gestes : signes de croix, inclinations, génuflexions, bénédictions ; récite ou chante en latin une série de prières. Bref, la messe serait un office plus compliqué que les vêpres ou les saluts du Saint-Sacrement. Inutile de vous dire qu'avoir cette idée de la messe, ce n'est en saisir que *l'extérieur* et oublier l'essentiel.

Les mieux instruits considèrent le miracle du changement du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur, à la consécration, suivie de la communion du prêtre et des fidèles. Ainsi, à chaque messe, c'est la *présence du Christ* qui est renouvelée sur l'autel. Alors, notre piété s'exprime par des formules d'adoration, de remerciement, de réparation, de demande. Certes, ces chrétins sont sur la bonne voie. Mais, comme ils sont encore loin de la vérité !

Je ne parle pas de ceux pour qui la messe n'est qu'une *prière privée* du prêtre, douée d'une grande efficacité et à laquelle il faut donc assister ; — ou, mieux encore, un rite mystérieux, *magique*, que le prêtre, espèce de sorcier, trafique, là-bas, tout au fond de l'église ; — ou enfin, plus simplement, la *corvée* hebdomadaire obligatoire que l'on subit, sans chercher à comprendre.

Bref, c'est un fait que pour trop de catholiques pratiquants, la messe a le triste privilège d'être méconnue. Et cependant, si l'Eglise a fait de l'assistance à la messe le dimanche une obligation grave, une des premières obligations du chrétien, c'est donc qu'elle n'est pas une chose secondaire, insignifiante, qu'il n'importe pas de comprendre. Ce doit être plutôt, pour nous chrétiens, un événement infiniment au-dessus des événements de n'importe quel jour.

Parce que je voudrais que la messe redevienne pour vous, ce qu'elle fut jadis pour les Apôtres le jour où le Christ disparut ; ce qu'elle fut pour les premiers chrétiens sans cesse guettés par le martyre, source de joie et de force, je voudrais vous la faire *mieux comprendre pour vous la faire mieux aimer.*

#### I. — *Le sacrifice : bref aperçu historique*

La messe, nous dit l'Eglise dans la célèbre définition du Concile de Trente, c'est un sacrifice.

*Qu'est-ce donc qu'un sacrifice ?* Ce mot, vous le connaissez. Dans notre langage usuel, il désigne aussi bien les petites privations que s'impose votre enfant qui apprend ainsi à se discipliner, que les arrachements coûteux auxquels vous n'échappez pas. Autrement dit, ce mot est synonyme pour vous de *renoncement*. Or, *ce sens n'est que secondaire* comme vous le comprendrez dans un instant. L'étymologie nous renseignera mieux. Sacrifice : « *sacrum facere*, faire du sacré », c'est-à-dire accomplir un acte saint ou, mieux encore, *faire à Dieu une consécration.* Expliquons-nous clairement et, dans ce but, essayons de remonter le temps. Octroyons-nous en plus le don d'ubiquité et, spectateurs invisibles, regardons toute la terre d'un seul coup d'œil.

*a*) Nous voici aux premiers jours de l'humanité. Voici Abel, fils d'Adam en train d'offrir à Dieu les meilleures bêtes de son troupeau. Voici Noé qui, au sortir de l'arche, immole l'élite des animaux qu'il a sauvés à grand'peine du déluge. Voici Melchisédech, roi de Salem qui offre le sacrifice du pain et du vin. Voici enfin Abraham qui s'apprête même à sacrifier son fils chéri Isaac. Vous reconnaissez, je l'espère, dans cette rapide rétrospective vos jeunes souvenirs d'histoire sainte.

*b*) Et voici, 1500 ans avant Jésus-Christ, Moïse qui règlemente le culte juif. Il fixe les sacrifices à fournir chaque jour à Dieu. Ils sont nombreux et

variés. Et plus tard, dans le temple de Jérusalem que construisit le roi Salomon et qui était une des merveilles du monde, dès le lever du soleil, on immolait un agneau. Puis un prêtre se rendait dans le sanctuaire et faisait brûler des parfums sur l'autel. Pendant ce temps, le peuple restait dans le parvis du temple et priait. Le soir, la même cérémonie recommençait. Dans l'intervalle, les prêtres offraient encore les différents sacrifices demandés par les particuliers pour l'expiation de leurs fautes, pour leurs demandes à Dieu ou leur remerciement. Le jour du sabbat, on immolait 2 agneaux au lieu d'un, le matin et le soir. Aux jours de fêtes, les victimes offertes étaient encore plus nombreuses.

c) Quittons la Palestine et le peuple élu de Dieu. Arrêtons-nous dans les grandes forêts de Malaisie, ou sur l'esplanade du temple impérial de Pékin, ou au cœur de l'Afrique, ou plus simplement chez nos aïeux les Gaulois, dans les forêts celtiques. Partout, un spectacle étrange nous frappe d'étonnement, de stupeur ; une âcre odeur de sang nous saisit à la gorge. Approchons-nous et regardons.

Des hommes, sérieux et graves, entourent un autel de pierre sur lequel, étendue, les veines ouvertes, agonise une victime : agneau à la blanche toison, taureau couleur de flamme ou même, hélas ! un homme semblable à nous. Soudain, un murmure de voix s'élève ; lentement, au rythme berceur des mystérieuses formules liturgiques, un des assistants se détache du groupe ; sa main balance une coupe pleine de sang encore chaud et, l'élevant lentement vers le ciel, en un geste solennel, il prononce : « Je paie ma dette, voilà pour mon péché ! Voilà mon sang ; ma dette est payée » ; — ou bien encore : « Que, suivant le chemin de la foudre, cette offrande monte dans l'espace, qu'elle soit connue d'en haut et que descende sur mon peuple la rosée des bénédictions ». — De la coupe renversée, le sang coule à terre, flaque rouge bientôt disparue. Est-ce fini ? Non, pas encore. Sitôt la victime expirée et ses membres découpés en lambeaux, un feu s'allume sur l'autel, dévorant une partie de ses chairs dont la fumée monte droit vers le ciel par de là le sommet des grands arbres, par de là même les nuages, dit-on. Cependant, toute la tribu assemblée se partage les restes de la victime en un repas joyeux, plein des chants et des rires de ces hommes qui se sentent l'âme légère parce qu'ils ont reconquis la paix.

Inutile de fuir, épouvantés, ce spectacle grandiose et sauvage. Du Nord au Midi et de l'Orient au Couchant, la terre n'est qu'un immense autel. Rites et cérémonial peuvent bien changer, l'essentiel est toujours là devant nos yeux : offrande à Dieu d'une créature que l'on détruit ou que l'on immole ensuite. Interrogeons ces hommes : « Pourquoi faites-vous cela ? » Ils nous répondent : « Ce sont nos lointains ancêtres qui nous l'ont transmis comme leurs plus précieux héritage. Nous sommes à Dieu, toute chose est à Dieu, tout l'Univers appartient à un Etre Suprême tout-puissant et très bon que nous devons adorer et aimer de toutes nos forces. Mais nous avons péché, nous et nos pères, et nous avons perdu sa trace. Depuis lors a grandi en nous comme une soif de Dieu qui nous brûle au fond des entrailles. Nous voulons expier, nous voulons être purs. Alors offrant sur nos autels ce que nous avons de plus cher, nous crions vers lui notre repentir et notre humble amour. Un espoir fou nous soulève : *par le sang de nos victimes, qui est un peu du nôtre, nous espérons toujours rentrer en grâce*. Mendiants de Dieu, nous pleurons à sa porte, attendant qu'il ouvre les bras à notre repentir, mais... nous ne sommes jamais sûrs d'être pardonnés. »

### II. — *Sens et portée du sacrifice*

Comprenez maintenant, m. f., ce qu'est un sacrifice ? C'est l'acte par lequel le prêtre offre à Dieu une créature que l'on détruit ou que l'on immole pour reconnaître son souverain domaine, réparer l'offense faite à sa majesté par le péché, obtenir ses grâces et être en communication avec lui. En offrant à Dieu ce qu'ils avaient de meilleur : produits de leur sol, fruits ou animaux, ils faisaient, de ces choses *profanes*, des choses *saintes*. De là le nom de sacrifice : *sacrum facere*. Par ce geste du sacrifice, les hommes exprimaient à Dieu *leur adoration et leur amour*. C'est comme s'ils lui disaient : « Tout ce que nous avons, nous le tenons de vous, ô Maître de toutes choses. Aussi, nous vous en sacrifions la meilleure part pour bien vous prouver que nous vous reconnaissons comme notre Maître adoré ».

Le sacrifice avait aussi un but *d'expiation*, le péché a offensé Dieu ; la mort et la souffrance sont filles du péché et donc moyens de l'expier. Alors, l'homme coupable se substituait une victime qui portait son péché et l'immolait pour réparer ses fautes, reconnaissant ainsi qu'il méritait la souffrance et la mort.

Enfin, par le sacrifice, l'homme cherchait le moyen de *s'unir à Dieu*. Toujours, on mettait de côté une partie de la victime et les hommes s'en nourrissaient. En s'unissant à ce corps d'animal qui, par le sacrifice, était devenu quelque chose de divin, il trouvait le moyen de *communier* à la divinité et d'obtenir ainsi un gage de bienveillance et de pardon.

En résumé, offrande à Dieu d'une victime, destruction ou immolation de la victime, communion à cette victime, voilà les traits essentiels que l'on retrouve dans tout sacrifice.

Comprenez-vous maintenant, m. f., pourquoi le sacrifice se rencontre dans toutes les religions des peuples anciens, aussi bien chez les Egyptiens que chez les Gaulois nos ancêtres ? Pourquoi on le retrouve en usage de nos jours dans les pays païens. *C'est l'essentiel de la religion, son âme.* Comprenez-vous un peu cette monstrueuse aberration du paganisme : immoler des hommes en sacrifice ! Elle dénote du moins chez les hommes la crainte de n'en point faire assez pour Dieu et le souci de lui offrir des victimes dignes de Lui.

* *

Tel est, en raccourci, l'histoire du sacrifice avant N.-S. J.-C. Mais si l'homme pécheur a offert une victime, il n'est pas sûr que celle-ci ait été agréée de Dieu et lui ait valu son pardon. Bien au contraire, à mesure que l'homme se fera de Dieu une idée moins imparfaite, plus sainte, il comprendra mieux tout ce que le péché comporte d'irréparable. Quand on détruit une maison, un palais, une cathédrale, l'édifice peut être reconstruit. Au contraire, celui qui a tué un homme pourra crier ses remords, apaiser les parents de sa victime, compenser peut-être le tort qu'il a causé ; il ne réparera jamais

son crime. Le meurtre d'un homme est irréparable parce qu'il attente à la vie qui est l'œuvre exclusive de Dieu. La ruine d'une œuvre humaine est réparable ; celle d'une œuvre divine ne l'est pas. Or, lorsque Dieu même est l'objet de notre attentat, — non point la vie de Dieu, mais sa pensée, son amour, sa personne ; et cette atteinte à la majesté divine constitue précisément le péché, — nos moyens humains ne peuvent pas réparer cette offense infinie.

Triste condition que celle de l'homme pécheur ! Incapable de mériter le pardon, comment rendrait-il à Dieu des hommages qui lui soient agréables ! Peut-il adorer, lui, le fils rebelle ! Peut-il remercier, lui, le fils ingrat ! Peut-il demander, lui, le fils voleur ! Le péché a opéré une rupture totale entre Dieu et l'humanité. Pour négocier la réconciliation, il faut qu'un médiateur intervienne, habilité à traiter au nom des deux parties. Un seul est possible : Jésus-Christ, l'Homme-Dieu ; lui seul pourra parler au nom des deux puissances divisées car il appartient à l'une et à l'autre. Il sera littéralement le Pontife, le *pontonnier* qui pourra relier les deux rives, étant lui-même habitant du ciel et de la terre. Dans la nuit où le Verbe fait chair viendra habiter parmi nous, les Anges annonceront à bon droit la réconciliation tant attendue : « Gloire à Dieu ! » Dieu ne sera plus contraint de se détourner de l'humanité ; « un homme, enfin, habitera parmi nous » dont il recevra une louange infinie, un sacrifice parfait. Ainsi soit-il.

## PLANS D'INSTRUCTIONS POUR UNE RETRAITE A DES JEUNES FILLES

### I

#### POURQUOI VENIR EN RETRAITE

I. — *Exorde.* — « Venez à moi pour vous reposer un peu » (Mc. VI, 31). Raconter la scène évangélique. La 1re mission des Apôtres, elle avait été couronnée de succès, ils revenaient enthousiastes, mais il leur fallait le calme et le repos pour s'épancher auprès de Jésus, recevoir ses félicitations, ses encouragements ou ses avis.

Vous aussi, après un an, vous allez faire trêve à vos occupations ordinaires. L'année passée s'est divisée en deux phases : l'une occupée au travail, l'autre consacrée aux vacances. Avant de « repartir » à nouveau, vous allez faire une *halte* pour voir où vous en êtes, — vous allez prendre du *repos* pour y puiser de nouvelles forces. Mais cette halte, la faire avec Jésus, ce repos, le prendre avec lui.

II. — *But de la retraite.* — 1° Peut-être réparer le passé : confessions mal faites ou insuffisantes.

2° Certainement préparer l'avenir immédiat et vous assurer une bonne année surnaturelle.

3° Peut-être orienter définitivement votre vie, en comprenant ce que Jésus attend de vous, et en vous y disposant avec fermeté.

Pour cette préparation de l'avenir, voir en votre âme et conscience, devant Dieu, où vous en êtes. La vie est une traversée ; le marin, en pleine mer, fait le point. Vous allez faire le point, comparer ce que vous êtes et ce que vous devriez être. En hausse?... ou en baisse ?... — Vos résolutions de l'an dernier : comment les avez-vous tenues ? — Vos défauts reconnus, les avez-vous corrigés ? — Vous aviez commis des fautes, les avez-vous évitées ? — Avez-vous fait des progrès dans l'amour de Notre-Seigneur, dans la fréquentation des sacrements, surtout de l'Eucharistie ? — Vos devoirs d'état, dans la famille ou ici, comment les remplissez-vous ?

L'examen une fois fait, il faudra à l'aide des principes qui seront rappelés, à l'aide des moyens mis à votre disposition, assurer votre avenir.

III. — *Conditions d'une bonne retraite.* — Le grand principe : Dieu est notre fin ; il nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir. Nous devons aller à Lui, bon gré mal gré ; pour notre bonheur ou notre damnation. — Ciel ou enfer : pas d'autre alternative; et il s'agit de l'*Eternité,* donc il vaut la peine d'y réfléchir.

Ne pas oublier que votre condition sociale, éducation, connaissance plus étendue de vos devoirs et de l'amour de Dieu pour nous, vous crée des obligations particulières d'être meilleures que d'autres. — Vous ne remplirez votre fin et ferez votre salut qu'en étant une *élite.*

Vous devez d'autant plus préparer brillamment cet avenir immédiat, que votre jeunesse et notre époque vous y invite expressément. *a)* Votre jeunesse : âge de la pureté, de la générosité ; si c'est une heure redoutable, c'est aussi une heure féconde. Vous serez, toute votre vie, ce que vous serez maintenant ; — *b)* notre époque : elle est mauvaise : impiété, mœurs relâchées, égoïsme, peur de l'effort et du sacrifice. Pour sauver la famille, la société et maintenir l'Eglise, il faut une élite. Jésus vous demande de l'être.

Etre attentives aux conseils suivants :

1° Vous devez bien faire cette retraite; elle est une grâce très grande. Se rappeler le figuier stérile. Quel malheur pour vous si Jésus, à la fin de cette retraite, constatait que votre vie est sans valeur !

2° Vous entrerez, de tout cœur, en retraite ; vous prierez beaucoup, comme ailleurs on prie pour vous. *Sine me nihil potestis facere* (Jn., XV, 5) ;

3° Vous serez sincères et généreuses : sincères pour vous examiner, généreuses pour vous réformer.

* *

Dieu alors bénira vos résolutions : « *Ego plantavi, apollo rigavit, sed Deus incrementum dedit* » (I Cor., III, 7).

### II

#### POURQUOI ÊTES-VOUS SUR CETTE TERRE ?

I. — *Exorde.* Il faut en venir à ce grand principe de l'utilisation de votre vie, si vous voulez illuminer votre retraite, diriger vos examens de conscience et inspirer vos résolutions. « *Domine quid me vis facere... ?* » (Act., IX, 6).

II. — *Nous sommes sur cette terre pour Dieu seul.* A notre question vous pouvez toutes répondre avec une étonnante précision, grâce à votre catéchisme : « Dieu, me dites-vous, nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir et, par ce moyen, obtenir la vie éternelle. »

Appesantissons-nous un peu sur ces trois mots si lumineux.

1° *Connaître* Dieu. La science de notre religion n'est pas une science facultative, elle est la science absolue, la science de la vie par excellence, et bien fou celui qui négligerait de l'approfondir.

2° *Aimer* Dieu. Quel honneur pour nous, et quelle différence avec la loi ancienne ! Les Juifs adoraient Dieu en tremblant, le servaient avec crainte. A nous,